



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 14 (1986)

DOI: 10.11588/fr.1986.0.52930

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

démographique, et interne à l'intérieur des classes: nobles et paysans. Si les généralisations demeurent indispensables, elles doivent rester prudentes.

Au total un ouvrage utile, bien informé, clairement écrit qui rendra les services pour lesquels il a été conçu même si cette conception peut paraître parfois un peu restrictive par rapport à la grandeur du conflit, dans le temps et dans l'espace.

Georges LIVET, Strasbourg

Helmut KÖTTING, *Die Ormee 1651-1653. Gestaltende Kräfte und Personenverbindungen der Bordelaiser Fronde*, Münster (Aschendorff) 1983, 288 p.

Au cours de la Fronde, la ville de Bordeaux fut en dissidence, en état de rébellion à l'égard du pouvoir royal. Elle se donna un gouvernement destiné à demeurer dans l'histoire sous le nom de l'*Ormée*, celui de l'allée plantée d'ormes où se réunissaient ses chefs. Cet organisme n'avait été étudié, jusqu'à présent, que d'une manière superficielle. M. Köttling a eu le mérite, au prix de dépouillements considérables, de trouver des documents nouveaux et d'éclaircir une histoire très embrouillée.

Il montre que contrairement à ce qu'avait affirmé le chercheur américain Sal A. Westrich, il n'y eut jamais à Bordeaux, durant la Fronde, de dépossession des dirigeants municipaux par les couches inférieures de la population; qu'il n'y eut donc, a fortiori, aucun remplacement de ceux-ci par des éléments «populaires». En fait, lorsque ces couches inférieures intervinrent dans la vie politique, elle furent – plus ou moins discrètement – manœuvrées et conduites par des notables, au profit de ceux-ci. La similitude des événements de Bordeaux avec ceux de Carcassonne, de Sarlat ou de Marseille, apparaît évidente. La genèse de l'*Ormée* s'apparente à ces troubles urbains qui ont pour origines des rivalités de grandes familles ou encore la lutte contre la domination de la ville par une puissance extérieure à elle. Dans ce cas, les fanatiques de l'autonomie s'attaquent à telle famille parce qu'on l'estime complaisante à l'égard du seigneur voisin ou du pouvoir central – ou même stipendiée de l'un ou de l'autre. M. Köttling montre que les rapports de services, de protection et de fidélités, liant des riches ou des nobles à des groupes humains parfois très larges, constituent la force fondamentale du mouvement frondeur, à Bordeaux comme à Paris, à Aix ou à Marseille. Les alliances, les parentés, les relations professionnelles, les cadres corporatifs et les liens de clientèle permirent de mobiliser des masses relativement considérables. Les dirigeants n'eurent aucune peine à susciter de l'agitation soit contre des officiers royaux, soit tout simplement contre leurs ennemis personnels. Une réalité qui se situe bien loin des prétendus «chocs de classes».

Déjà, des aspirations à une certaine indépendance communale s'étaient manifestées au cours des guerres de Religion. Elles s'étaient exprimées, notamment, par une vive hostilité des juristes, des marchands et des bourgeois à l'égard des titulaires d'offices, ainsi que par la volonté de prendre en mains le gouvernement de leur ville. Au cours de la Fronde, la même tendance réapparut. Ainsi à Angers, où un parti dirigé par un avocat et un marchand non seulement combattit l'aristocratie locale fermée presque comme une caste, mais entendit exclure de l'administration de la cité tous les titulaires d'offices de judicature.

En réaction contre ces mouvements, Loyseau n'hésita pas à écrire: «Le peuple rend le plus d'honneur qu'il peut aux officiers des villes comme à ses propres officiers et les exalterait s'il le pouvait par dessus les magistrats royaux, ce qui tend à la démocratie et même à l'anarchie, et certes leur trop grande autorité a été plusieurs fois cause de sédition populaire. Aussi est-il bien défendu au Droit d'exalter les officiers des villes par dessus ceux de la Justice...»

La Fronde bordelaise fait partie de ces mouvements qui s'efforcent de faire échec aux tentatives menées par le pouvoir central tendant à rogner au maximum les libertés provinciales

et locales. L'idéal des Ormistes, comme celui des Marseillais, peut être défini comme une autonomie urbaine poussée jusqu'à une quasi-indépendance. Expression de cet idéal: le développement du mythe de «l'âge d'or» qu'aurait été, à Bordeaux, au cours du Moyen Age, le temps où la Guyenne relevait du roi d'Angleterre. Enfin, M. Kötting constate que cette «inclination anglaise» doit être mise en rapport avec la présence, au sein de l'Ormée, d'une fraction huguenote, comprenant surtout des commerçants et des maîtres de métier. Encore qu'il n'y eut jamais aucune commune mesure, il convient de le souligner, entre les événements d'Angleterre et les desseins tout municipaux de l'Ormée – à la limite régionaux – et qu'il n'y ait eu aucune influence directe du courant puritain britannique sur le calvinisme français, dont les adeptes ne contestèrent nullement la monarchie.

Le livre de M. Kötting est un modèle de recherche approfondie, menée avec intelligence. Il fait considérablement progresser notre connaissance de la Fronde.

René PILLORGET, Lille

Arthur E. IMHOF, Die verlorenen Welten. Alltagsbewältigung durch unsere Vorfahren – und weshalb wir uns heute so schwer damit tun ..., München (C. H. Beck) 1984, 248 p., ill.

La question que se pose M. Imhof au début de son ouvrage est de celles qui ont bien souvent traversé l'esprit des historiens ou des lecteurs d'ouvrages historiques: comment nos ancêtres voyaient le monde qui les entourait? Il s'agit de se débarrasser de ce que peut avoir d'abstrait l'approche de l'homme de science d'aujourd'hui et aussi d'éviter un danger plus grand encore. L'anachronisme – le péché capital – guette l'historien lorsqu'à l'aide des moyens modernes d'investigation il pose les problèmes dans les termes de la démographie et de l'économie contemporaine sans tenir compte des centres d'intérêt prioritaires des hommes du passé. Situer ceux-ci dans leur environnement réel et apprendre à mieux connaître leurs pensées et leurs mobiles tels sont les objectifs poursuivis par l'auteur.

Au point de départ, il y a un simple paysan de Leimbach, en Hesse du Nord: Jean Hooss (1670–1755). Son exploitation, la maison ou plutôt les maisons – celle des jeunes et celle des vieux – son enfance sont décrites soigneusement. Il est suivi ensuite dans les différentes étapes de son existence. Grâce au *Hessisches Geschlechterbuch* et à des archives familiales, le réseau de relations dans lequel se trouve intégré le paysan hessois au cours de sa vie peut être reconstitué et donne lieu à des graphiques. Epoques caractéristiques: l'enfance avec les récits des vieillards sur la guerre de Trente ans, le remariage du père et ses conséquences pour la famille; la jeunesse avec la découverte du «monde» borné par les collines au-delà desquelles se trouve «le paysage qu'on ne voit plus»; le mariage non pas au village mais au dehors; la retraite à 54 ans lorsqu'après avoir laissé la direction de l'exploitation à son gendre, Jean Hooss passe de la «maison des jeunes» à celle des «vieux». Après la présentation du personnage dans son environnement l'A. examine de plus près le cours de son existence. La jeunesse tout d'abord. Elle est marquée par la mort de la mère et le remariage du père à 52 ans avec une jeune femme de 28 ans. La disproportion des âges est courante à l'époque. Un des grands faits dans l'histoire du mariage n'est-il pas l'harmonisation progressive des âges des époux au cours du XIX^e siècle? Les contes de Grimm, par ailleurs, aident à comprendre la situation qui était souvent faite aux enfants du premier lit par la marâtre. Lorsque vient le moment du mariage, Jean Hooss ne prend pas femme au village, sans pour autant, lui et ses successeurs, dépasser la limite des 10 kilomètres (cf. carte p. 150). Les cartes de l'occupation des sols, déclare l'A., expliquent ces mariages lointains. On ne cherche pas tant à arrondir son domaine que des partenaires de niveau économique et social équivalent (p. 75–76). Ainsi se développe, dans ces familles paysannes, une stratégie matrimoniale indépendante de la confession. Les 16 enfants de Jean Hooss s'accordent mal avec l'idée que l'on a généralement de la famille calviniste peu